

LOYAUTÉ

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

ILLUSTRATIONS DE A. PÉCOUD



Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

DU MÊME AUTEUR AUX ESR

La trilogie Daubry :

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 p. 17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE FAMILLE 244 p. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 p. 18,00 ☐

La trilogie de Galadoc :

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203 p. 17,00 ☐

AU GALADOC 261 p. 18,00 ☐

BENGALE 225 p. 18,00 ☐

La trilogie de Galadoc :

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191 p. 16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 p. 18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND (À PARAÎTRE)

La bilogie de Gildas :

GILDAS L'INTRAITABLE 209 p. 17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 p. 19,00 ☐

BIGARETTE 152 p. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 p. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE PREMIER TABLEAU 150 p. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 p. 18,00 ☐

DE TROP 177 p. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 p. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 p. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 p. 18,00 ☐

MANDARINE 281 p. 19,00 ☐

CALINE 231 p. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 p. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 p. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 p. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 p. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 p. 16,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 p. 18,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 p. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 p. 17,00 ☐

LOYAUTÉ, 155 p. 14 ☐

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

LOYAUTÉ

GUYONNE DE KÉRANDIOU A THÉRÈSE DE PALABERT

Thérèse, le télégramme que je reçois dépasse toutes mes prévisions, détruit toutes mes espérances, fait crouler tous mes projets. C'est donc arrivé : vous voilà embarquée pour l'Inde, chère amie de mon cœur.

Je sais que rien n'est plus beau que la piété filiale, et moi, orpheline, je trouve heureux les gens qui ont conservé au moins leur père. Malgré mes sentiments à ce sujet, je n'aurais pas eu, je le crains, votre aveugle soumission. J'ai si peu voyagé, il est vrai. Si vous saviez que de façons j'ai faites, il y a six mois, lorsqu'il a fallu me laisser extirper de ma vieille cité ! Il me semblait que je partais pour toujours, que j'étais emportée au bout du monde, que je n'en pourrais jamais revenir. Et mon entourage donc ! Tous, excepté ma grand-mère qui est remuante de sa nature, me jetaient des regards pleins d'épouvante. Et j'allais... à Menton, en France. Si quelqu'un était venu me dire à brûle-pourpoint : « Faites vos malles, Guyonne, nous partons pour Calcutta ; » certes je n'aurais pas répondu comme vous d'un air gracieux : « Partons ! »

Mon Dieu ! je tremble rien que d'y songer : un Océan à traverser, une série de malaises et de phénomènes à subir : nausées, cyclones, soleil embrasant. Moi, partir pour l'Inde ! Mais j'entends déjà les serpents qui, dressés sur leurs queues, sifflent à mes oreilles ! Et les tigres et les panthères et même les éléphants ! Je sais bien que tout cela ne paraît pas à table d'hôte et que les rues dans les Indes n'ont rien de commun avec les couloirs étroits et peu odorants des ménageries que j'ai visitées. Mais enfin je n'aime pas ces bêtes-là.

Il m'est aussi revenu des histoires de cipayes, qui m'ont laissé un souvenir frissonnant ; puis on dit que les maisons sont à jour,

ce qui n'empêche pas d'y étouffer ; on dit que de se baisser pour ramasser son éventail fait ruisseler la sueur du front.

J'aurais bien mis dix années à me décider à braver tout cela. Et vous, Thérèse, vous êtes partie sans un murmure, et il se passera quinze mois avant que vous lisiez ce que je vous écris. Qui sait même si jamais vos yeux se poseront sur ces pages ? Je veux y jeter en toute liberté ce qui me passera par la tête et par le cœur, et au moment bienheureux de vous les offrir, j'aurai peut-être la fatale pensée de les relire et... je les fourrerai au plus profond de mes tiroirs. Qu'importe ! cela me plaît de vous écrire longuement, quotidiennement, à vous absente. Dans ma vie, qui est la plus monotone du monde, ce me sera une distraction. Je le sens, tout va m'intéresser doublement grâce à cette-arrière pensée que vous êtes présente. Je ne serai plus l'esclave du format gênant du papier à lettres ; ses carrés blancs semblent poser des bornes aux épanchements et raccourcissent forcément les confidences.

Vous devez vous le rappeler, Thérèse, vous êtes la première à qui j'en aurai fait. J'écoute avec infiniment de plaisir les bavardages qui usurpent ce nom, je m'amuse à tous les riens qui se débitent autour de moi ; mais de moi je ne parle jamais.

D'où vient la confiance extraordinaire que vous m'inspirez ? Elle me surprend encore ; je dirai plus : elle me confond. Vous êtes pour tout ce qui m'entoure une étrangère, notre connaissance remonte à six mois, et mon cœur, que je croyais si bien scellé, s'est ouvert sans effort, et ma plume a marché, et c'est en votre honneur que je vais noircir ces cahiers épais.

La sympathie, me répondez-vous. Eh oui, c'est elle. La sympathie est une fée dont la baguette magique n'est pas encore brisée : on ne l'enverra pas de sitôt rejoindre les vieilles baguettes de cristal de Perrault, qui n'ont plus, hélas ! aucune puissance, les enfants eux-mêmes s'en moquent. C'était bien joli, ces contes, cependant, et l'on n'en veut plus. Alors comment expliquer que vous m'ayez enchantée, métamorphosée, conquise en si peu de temps si les fées sont mortes ? Rappelez-vous ce salon, horrible comme tous les salons d'hôtel. Je viens d'y arriver effarouchée, inquiète, car ma pauvre tante Delphine a mal supporté le voyage.

Nous sommes entourés de phtisiques qui veulent se donner des airs bien portants ; les jeunes gens se détournent pour tousser et sont obligés de rejeter sur leurs épaules le plaid qu'ils avaient négligemment posé sur leur bras ; les jeunes filles sont parées, il y en avait de fardées, et semblent n'avoir plus de souffle.

Les groupes se forment, on cause, on rit, on potine même. Je me sens dépaysée, exilée, expatriée. Vous entrez. Votre visage florissant de santé me plaît tout de suite, votre père et vous, tranchez par vos manières distinguées sur les groupes ; vous vous asseyez près de nous, et comme nous, vous paraissez parmi tous ces gens-là, des étrangers. Ma tante laisse échapper son ombrelle doublée de vert, votre père la ramasse et s'assied à ses côtés.

Une conversation s'ensuit : une présentation se fait, et nous nous rendons dans la salle à manger les derniers et nous sommes placés côte à côte parmi les biens portants. Et chaque jour cette intimité se renouvelle. Une semaine passe, des parties s'organisent, nous formons presque une famille ; on écrit sur les petits papiers où s'inscrivent les noms des copartageants des dépenses : la famille de Palabert. Ma tante et moi nous nous abritons sous votre nom ; votre père devient notre cavalier, nous formons le groupe gai et sain de l'hôtel, car ma tante, guérie de sa fatigue, a vu disparaître sa prétendue bronchite comme par enchantement et prend sa part de tous les plaisirs. Elle se sentait si heureuse, la chère âme. Je vous dirai plus tard pourquoi : car rien ne me presse et je tâcherai d'être claire dans mes récits, et je ne ménagerai ni le temps ni l'espace, mon cahier ayant trente centimètres de haut sur dix de large.

Enfin nos deux délicieux mois sont passés, et nous voici liées pour la vie, de cette liaison intime du cœur sur laquelle le temps ni les circonstances ne peuvent rien.

Mais il a fallu se séparer, c'est-à-dire souffrir. Vous vous souvenez, Thérèse ? Auprès de cette portière ouverte, votre père et ma tante échangeaient d'admirables compliments et de profonds saluts, et nous nous taisions, car des larmes montaient à nos yeux. N'ayant jamais eu grandes occasions de laisser voir ma sensibilité, je ne me croyais pas sensible.



Nous formions un groupe bien portant.

J'abhorre les pleurnicheuses. Mais ce jour-là, en cet instant, mon cœur, mon cœur orgueilleux, s'attendrit, et bien que réfractaires aux larmes, mes yeux s'en emplirent. Et je ne le regrette plus. Car je vous connais bien maintenant, notre correspondance a achevé d'ébranler mon incrédulité, et mon amitié vous est acquise, et il faut qu'elle soit solide pour ne pas succomber à toutes les épreuves que les caprices voyageurs de votre père lui ont déjà fait subir. Depuis Menton n'êtes-vous pas devenue introuvable, insaisissable, et maintenant en route pour les Grandes Indes. Et mon cœur, mon cœur indépendant, va s'essouffler à vous suivre, et tous les jours je viendrai causer avec vous qui serez à mille lieux.

En voilà assez pour aujourd'hui. Et, ne craignez rien, je ne reviendrai plus aux sentimentalités, car, de vrai, tout à l'heure en parlant de cette séparation qui nous a arraché des larmes, il me semblait qu'elles allaient couler encore.

A demain les portraits de famille qui commenceront cette connaissance de moi-même et de mon milieu, de mes entours, comme on disait jadis, que vous avez tendrement sollicitée et que je vous accorde en toute simplicité. Vous verrez cela.

* * *

Thérèse, je vous introduis aujourd'hui dans la famille que le bon Dieu m'a donnée et qui m'est chère, bien que je ne l'eusse peut-être pas composée ainsi, s'il m'eût fait l'honneur de me consulter.

Hélas ! les deux principaux personnages manqueront à mon tableau : mon père tué à Reischoffen ; ma mère morte à peu près de douleur deux ans plus tard. L'horrible guerre avait désuni ces deux êtres charmants ; elle tua l'un brutalement d'un boulet, et l'autre mourut par contrecoup. Naturellement, j'ai un culte pour ces deux mémoires.

A chaque anniversaire de la glorieuse et fatale bataille, je mets une corbeille de fleurs devant le portrait en pied de mon père revêtu du brillant uniforme d'officier de cuirassiers.

Ce jour-là aussi j'assiste à une messe de deuil et je prie avec ferveur pour le repos éternel de ce père peu connu, mais bien-aimé, singulièrement aimé. Il y a des jours où il me semble que son âme à lui passe dans mes yeux qui ressemblent tellement aux siens, d'un bleu noir, bordés d'épais cils blonds. Petite, je restais des heures en contemplation devant ce superbe officier qui avait d'éclatantes broderies d'or sur ses vêtements, et l'on m'a dit que je prenais un air tout martial lorsqu'il me faisait l'honneur de m'asseoir sur son genou. Néanmoins, pour me rappeler cette belle figure, je dois appuyer mes souvenirs d'enfant sur le fier portrait du salon.

Par un mélancolique hasard, le même jour arrive le même anniversaire pour ma mère et elle a aussi des fleurs et des prières. Moins peut-être. D'abord j'ai deviné que c'était une âme d'ange dont les ailes n'ont pas même effleuré les fanges terrestres ; puis je lui en veux un peu de s'être laissée mourir, car on me l'a confié : elle n'avait pu vaincre sa douleur. Or n'étais-je pas là pour la rattacher à la vie ?

Il m'est arrivé d'adresser d'amers reproches à ce portrait qui représente une jolie femme aux épais cheveux châtain, qui a je ne sais quoi de rêveur dans ses yeux bleu de ciel et de mélancolique dans son sourire, bien qu'elle se fût fait peindre en plein bonheur ; voici le discours ordinaire que je lui adresse :

« Ma chère mère, voyons, quand on a un enfant, une fille surtout, on combat son chagrin, quelque profond qu'il soit, et avec l'aide de Dieu on le surmonte. Il me semble que vous m'avez plantée là, tout à fait sans façon. Et ce faisant, vous m'avez privée de l'un des plus grands bonheurs de ce monde, qui est de connaître et d'aimer sa mère ; puis vous m'avez livrée à une grand-mère que j'honore de toutes mes forces, mais avec laquelle je ne m'entends pas toujours. Votre absence est bien pour quelque chose dans le caractère absolu et indépendant qu'on me reproche. Pauvre maman ! ayant reconnu que vous avez manqué d'énergie, je suis devenue très énergique... trop, peut-être. Mais vous, ma mère, vous aviez reçu de Dieu des grâces spéciales pour m'élever, et je vous aurais aimée plus que moi-même, ce qui veut

dire que j'aurais été absolument soumise. Je ne me soumettrai qu'à ce que j'aimerai comme cela. »

Hélas ! discours superflus, vains regrets, je suis restée comme une épave vivante aux mains de Mme la baronne de Kérandiou, ma grand-mère, Mme Régente, dit-on tout bas chez les gens qui l'ont connue jeune.

Charmante, ma grand-mère, oh ! charmante !

Jolie encore, s'il vous plaît. Un front sans rides sous les cheveux d'un gris doux et seyant, une tournure leste, des manières élégantes ; mais dominante ! mais commandante ! mais tyrannique ! mais politique ! sans qu'il y paraisse trop.

Fille unique très gâtée par ses parents et plus tard par le monde, elle a gouverné dès le berceau, elle gouvernera jusqu'à la tombe. Elle s'intitule : la meilleure tête de la famille. Pourquoi faut-il qu'elle se fasse trop souvent un jeu de troubler les autres têtes ?

Mon père, qu'elle idolâtrait, avait seul le droit de discuter avec elle : le Dauphin a de ces privautés avec la reine-mère.

Ses autres enfants sont restés près d'elle, sous sa main, sous son égide, sous sa griffe. Les filles ne se sont pas mariées. A quoi bon ! Elles étaient différemment douées : assez pour plaire, dit-on ; seulement en se mariant elles eussent entamé la fortune, et mon cher père en eût été appauvri.

L'aînée, ma tante Marie-Caroline, n'était pas sans beauté ni sans esprit. Ma grand-mère avait décidé qu'elle se fit religieuse parce qu'elle était d'une grande piété ; mais elle tient un peu de sa mère, et, comme il lui aurait fallu obéir au couvent, elle a reculé. Tournant généreusement la difficulté, elle s'occupe de bonnes œuvres, et s'est taillé dans l'immense royaume de la charité un petit domaine où elle dépense son argent, son cœur, son activité et aussi ses aptitudes pour les gouvernements difficiles.

Elle habite chez nous ; mais on la voit peu, et, il faut le dire, chacune de ses journées est employée au service des déshérités ; elle passe dans la vie en faisant le bien.

Tels ne sont point les goûts de sa sœur, ma tante Delphine, que bien irrespectueusement j'ai, toute petite, baptisée tante Fifi,

parce que le nom y prêtait, et qu'elle a une vague ressemblance avec un oiseau.

Ma tante Delphine est romanesque. L'été dernier, me jugeant assez grande, elle m'a confié qu'elle a longtemps attendu le héros de ses rêves : il n'est point venu. Je ne jurerais pas qu'en secret elle ne l'attende encore. Car enfin, pourquoi se farderait-elle, pourquoi se teindrait-elle les cheveux si ce n'est dans l'intention de plaire à ce mythe ? On prétend qu'elle a eu dans sa jeunesse un certain éclat. Peut-être ! mais enfin ces yeux incolores trop ouverts, ce nez en bec d'oiseau si étrangement rattaché aux joues très creuses, cette bouche dont les coins tombent disgracieusement ne sont point des vestiges de beauté.

Du reste, c'est probablement un simple passe-temps pour elle de se teindre et de se blanchir, car, à part les soins qu'elle prodigue à sa mère, elle ne s'occupe de rien. Ma grand-mère a attribué à ma tante Delphine un rôle : celui de son ombre. Elle est toujours dans ses environs, c'est sa lectrice, sa dame de compagnie, son secrétaire, son oiseau pour tout dire.

Au milieu de nous vit paisiblement mon oncle Bertrand, un monsieur très comme il faut, très grand, très maigre ; ses traits réguliers et fins ont trop peu de relief sur sa figure longue, jaune et bien rasée. Oh ! lui, c'est la tranquillité faite homme, une antiquité authentique et distinguée, bonne à mettre au musée de Cluny.

Depuis dix ans il écrit une notice historique sur la famille, et il n'en est encore qu'au règne de Louis XII. Feuilletter de vieux bouquins, enluminer des blasons, classer des archives, arpenter les remparts quand nous sommes en ville, tourner autour des grèves quand nous sommes dans notre vieux pigeonnier, écrire toutes les lettres de faire part, y répondre, sont ses principales occupations.

Voilà le groupe familial au complet. Tout en haut de la pyramide, ma grand-mère ; tout en bas, le personnage que vous connaissez imparfaitement, Thérèse, et peut-être par ses beaux côtés, mais qui ne reculera pas devant une connaissance plus complète.

Je les aime bien tous, ces excellents parents, et ils m'aiment à leur manière, je n'en puis douter. Si je leur manque, fût-ce une demi-journée, un certain malaise les prend, et quelle complaisance est la leur pour cette petite Guyonne devenue grande, si soudainement ? Mon oncle abandonne ses vitraux, si j'ai la fantaisie d'aller faire une longue promenade par terre ou par mer ; ma tante Marie-Caroline prie avec ferveur, et fait l'aumône à mon intention, ayant certaines inquiétudes sur mon esprit d'indépendance ; ma tante Delphine va jusqu'à trahir la confiance de ma grand-mère en certaines occasions à mon profit, et c'est par elle que je suis au courant de bien des choses dont personne ne me parlerait. Et je prise d'autant plus cette amitié, qu'il y a entre ma grand-mère et moi un sujet sur lequel nous ne nous entendrons jamais, mais jamais : celui de mon mariage.

Elle en a fait une marotte. Après avoir carrément voué ses filles au célibat, elle n'a qu'un désir, c'est de voir sa petite-fille mariée.

C'est devenu l'idée fixe de sa vieillesse. Hors du mariage, point de salut ; seulement nous différons d'opinion absolument, et tous les projets fondent comme la neige au soleil.

Ma grand-mère étudie les questions financières et généalogiques et dit : « C'est bien, cela convient, j'accepte. »

Moi, je considère le personnage, sa réputation et je dis : « Je refuse. »

Cela stupéfie la maison. Mais n'ai-je pas le droit, en cette affaire qui me regarde de si près, d'examiner ce monsieur, de prêter mon oreille, qui est très fine, aux échos et de répondre en mainte occasion : « Non, ce n'est pas bien, cela ne me convient pas. » Souvent on veut me faire temporiser et m'ordonner un stage. Non, ce n'est pas loyal, et je suis loyale avant tout. A la suite de ma grand-mère, mon oncle a enfourché ce dada, mes tantes ont suivi et de temps en temps on livre bataille sur ce terrain. Comme nous vivons à l'écart, comme le chiffre de ma dot n'a rien d'éblouissant, comme mes contemporains sont partout, excepté en ce pays perdu, les occasions se font rares, et je commence à respirer.

Malgré tout, je conviens que ma grand-mère ne passe pas un jour sans faire une évocation de prétendants. Tournée vers les quatre coins de l'horizon, elle en interroge les profondeurs.

« Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Cela devient humiliant. Il m'arrive de lui dire :

« Mais enfin, grand-mère, puisque je me trouve heureuse, très heureuse près de vous, que signifie cette rage de vouloir à tout prix vous débarrasser de moi ? »

Elle répond à cela par un grand mot : l'avenir. Et je riposte par le vers de Victor Hugo dans la plus admirable de ses poésies, *Napoléon II* :

L'avenir est à Dieu.

Mais elle ne se corrigera pas de cette terrible manie et ne me laissera jamais vivre absolument tranquille tant que je m'appellerai Guyonne de Kérandiou.

* * *

Aujourd'hui nos vieux murs tendus de lierre sont tout frissonnants, et il en sort des fusées d'oiseaux.

Ces chants et ces bruissements d'ailes qui ravissent mes oreilles servent de hérauts au printemps, et j'inaugure mes toilettes claires. C'est ma tante Delphine qui a la haute main sur cet article. Ses meilleures soirées, l'hiver, sont celles où elle peut s'entourer d'un cercle de gravures coloriées représentant les modes actuelles et futures. Ma tante Marie-Caroline sourit ironiquement et murmure : « Jouer à la poupée à son âge ! »

La poupée, qui est moi, se sent tout bonnement heureuse d'être débarrassée de soins importuns. Je jette un coup d'œil sur les dessins, les étoffes, et, le moment venu, je choisis. Ma bonne tante n'a pas le goût très sûr ; mais comme j'ai obtenu de juger en dernier ressort, ses erreurs sont redressées à temps. Pendant que ma tante Delphine soigne nos toilettes, ma tante Marie-Caroline soigne nos santés et s'inquiète de la température de notre sang. Le

printemps pour elle n'est plus la saison des fleurs, mais la saison des malaises, et elle prépare ses philtres.

Elle a arrangé tout un cours d'hygiène à notre intention. La famille, déclare-t-elle d'un ton d'oracle, a toujours été du meilleur tempérament : sanguin-bilieux. Néanmoins, soignons le sang et la bile.

En ces temps de renouveau, ma grand-mère est mise au régime, mon oncle, qui est plus bilieux que sanguin, aussi. Moi, je bois, par complaisance, des infusions qui ne me font ni bien ni mal. C'est égal, elle nous gâte un peu notre printemps, et je l'engage à coffrer son officine de pharmacie et à retourner à ses pauvres. La plus superbe santé ne la désarme pas, et quand, exaspérée, je lui montre mes bras et mes joues, elle répond comme grand-mère à propos d'un autre sujet : « L'avenir, ma chère, l'avenir ! »

* * *

Ma grand-mère a eu quelques accès de fièvre et déclare qu'elle retardera de plusieurs semaines son départ pour la campagne. J'en suis bien fâchée. Notre ville, jadis guerrière, devient tour à tour une fournaise et une glacière. Le pavé des remparts brûle les pieds ; mais, comme les fautes murailles arrêtent les rayons du soleil, les parties basses de la ville sont toujours humides.

Notre vieil hôtel, très hospitalier quand les grandes cheminées flambent joyusement, devient tout morose quand les feux s'éteignent. Le soleil y entre comme à regret, les embrasures des fenêtres étant très profondes, et des ruelles voisines ce ne sont pas les parfums des ajoncs en fleur qui nous arrivent. Avec cela, nos principales visites d'adieu sont faites, et il faudrait au moins que grand-mère donnât quelques raisons de cet ennuyeux contrordre.

Un peu de brise de mer me vaudrait toutes les infusions du monde, et je commence à en être altérée.

* * *

Hier nous devons prolonger notre séjour à la ville ; aujourd'hui nous devons nous hâter de faire nos préparatifs de départ pour la campagne. La girouette a tourné, si vite cette fois, que je me sens tout intriguée, toute rêveuse.

Grand-mère, très agitée, va et vient par la maison, pressant les emballages.

C'est en vain que je me creuse la tête pour deviner ce petit mystère. Voyons, ce matin je n'étais pas présente à l'arrivée du courrier : cette poussée est née d'une lettre reçue ce matin.

J'ai couru chez ma tante Marie-Caroline. Elle ne savait rien, mais supposait aussi que sa mère avait été influencée par quelque chose ou par quelqu'un.

Questionner grand-mère n'est pas facile : elle adore les mystères, elle en créerait au besoin.

Je m'y suis résignée cependant, et me précipitant dans son appartement :

« Grand-mère, ai-je dit d'un ton suppliant, partir sitôt est impossible, il me manque un tas de choses. Ne pouvez-vous retarder le départ de quelques jours ?

— Non, ma chère, non.

Mais enfin, grand-mère, vous-même aviez remis notre départ au mois prochain, expliquez-moi les raisons de ce revirement.

— J'en ai ; cela suffit, Guyonne.

— Mais nos visites ordinaires d'adieu, les plus intimes, restent à faire.

— Bertrand les fait pour nous. On me sait souffrante de mon rhumatisme, et on sait aussi que les foins doivent être coupés la semaine prochaine. »

Sont-ce vraiment les foins qui l'occupent ? Son fermier lui aurait-il écrit ? Quelque chose dans son air me donne des doutes, et je reprends :

« Grand-mère, ne peut-on faucher et partager les foins sans vous ?

— J'aime à être là, rien ne vaut l'œil du maître.

— Le fermier a donc écrit ? »

Ma grand-mère m'a montré la porte du doigt.

« Les questions sont hors de saison lorsqu'on est pressé, Guyonne, et tu es énervante avec tes questions et ta physionomie curieuse. Une femme distinguée ne prend pas ces airs-là. J'avais reculé mon départ, le temps était pluvieux ; je l'avance parce que le soleil mûrit rapidement l'herbe. Laisse-moi ranger mes papiers et va surveiller ton propre déménagement. Ce qui n'est pas prêt nous sera envoyé à Kerbangor. »

Un peu vexée, je me suis dirigée vers la porte. Ma tante Delphine, qui avait plongé sa tête dans la caisse de grand-mère, l'a retirée au moment où je passais près d'elle comme un plongeur retire la sienne du flot pour respirer.

« C'est pour les foins vraiment ? » ai-je murmuré bien bas, mais avec une certaine intensité d'expression.

Sa tête a fait : « Non », et puis s'est précipitée tout au fond de la caisse.

Voilà un nouveau mystère à élucider, et si j'en crois les physionomies de ma grand-mère et de ma tante, c'est un fameux et très important mystère. Raison de plus pour que je mette toute ma finesse en œuvre afin de le découvrir.

Ma chère Thérèse, dans le récit si menu que je m'amuse à écrire à votre intention, il m'arrive d'oublier qu'il vous est destiné.

Heureusement, car sans cela que de riens sécheraient au bout de ma plume !

Il en est autrement quand je change de lieu. Immédiatement je pense : « Thérèse ne connaît pas ceci ; peignons pour Thérèse. Sinon, elle ne comprendra rien de rien à ces pages décousues. »

Ainsi en serait-il de notre voyage de transplantation de la petite cité, jadis célèbre par ses fortifications et ses fileuses, dans un pays de landes très aride, ombragé çà et là par des bouquets de sapins rabougris, entouré presque de tous les côtés par la mer. C'est là que le vieux manoir, qui est depuis un temps immémorial le séjour d'été des Kérandiou, oppose aux tempêtes son dur front de granit.

Nous nous y transportons ordinairement fin mai.

Ce voyage ravissant, qui dure deux jours, est un de mes plaisirs, et j'ai toujours reconnu que ma grand-mère avait été bien

inspirée de l'organiser de cette sorte. Prendre comme tout le monde un train banal et omnibus qui vous traîne comme pour l'amour de Dieu au soleil et à la poussière, qui s'arrête on ne sait pourquoi, qui repart quand la voie est libre, serait un mince agrément. Grand-mère a eu l'heureuse pensée de se faire traîner par ses chevaux et de suivre l'ancienne route royale, qui monte, qui descend, qui tourne, qui s'amincit, qui s'élargit et qui n'a pas l'horrible uniformité et la rigidité de la ligne de fer.

Donc, par un beau matin, notre voiture de voyage sort à grand fracas de la remise. Ce n'est pas l'antique calèche capitonnée de drap gris qui sert à grand-mère pour ses visites du jour de l'an : elle est bien trop lourde dans sa majesté. Puis c'est mon oncle qui conduit. Il nous arrive de recevoir des ondées ou d'être battus par le vent ou grillés par le soleil, et il en souffrirait sur un siège découvert. Ces inconvénients disparaissent en partie grâce à la construction peu élégante de notre vieux char. Sur le siège de devant s'allonge une solide capote, et l'arrière a la forme d'un break. Ordinairement j'obtiens de prendre place en avant ; aujourd'hui ma grand-mère a déclaré que je serais gênante, et, le visage couvert d'un voile, elle s'est fait hisser auprès de mon oncle.

J'ai immédiatement compris que ceci se rattachait au secret que l'on me cache. Installée avec mes tantes à l'intérieur, je méditais de les questionner adroitement. Nous sommes séparées de grand-mère par une légère cloison vitrée. D'un compartiment à l'autre on ne s'entend parler que lorsqu'on élève la voix. A la réflexion j'ai jugé prudent d'attendre le tête-à-tête.

Notre femme de chambre Marjeph complète le chargement. Du milieu d'une multitude de petits sacs et de petits paquets sa figure fraîche émerge rayonnante. Ses parents sont de Kerbangor, et elle est bien heureuse de les revoir. Nous aimons beaucoup nos domestiques, et ils nous le rendent. J'ai toutes sortes de goûts héréditaires de ce genre : je me rebiffe volontiers contre la mode qui s'attaque à tout, et ce n'est pas moi qui remplacerai la coiffe transparente qui orne si joliment le visage modeste de Marjeph par un vilain bonnet ou un chapeau plus affreux encore. Son nom

même, c'est à moi qu'elle doit de l'entendre prononcer dans ce raccourci. On l'avait annoncée Marie-Joseph tout du long ; mais voilà qu'au moment de l'adieu, son vieux père veut l'embrasser encore et l'appelle à voix basse et d'un ton si tendre :

« Marjeph, Marjeph ! »

Elle est accourue, ils se sont embrassés, et j'ai dit au brave homme :

« Soyez tranquilles, nous aimerons Marjeph. »

Mais nous roulons. Ma tante Marie-Caroline égrène son chapelet ; ma tante Delphine est somnolente ; moi, j'admire le paysage. Aux montées un peu raides me voilà dehors, et, comme la route est déserte, je reste libre de mes mouvements. Que la campagne est fraîche en cette saison ! Des fleurs partout. J'en cueille en passant. Ces marguerites au cœur d'or, aux collerettes frissonnantes, ces violettes sauvages d'un si beau violet, n'ont pas d'odeur, aussi mes bouquets sont admis dans la voiture. Nous passons par des ponts étroits jetés sur des cours d'eau si limpides, que par le vasistas ouvert je vois frétiller les tout petits poissons d'argent sur le sable d'or ; nous traversons des prairies superbes, des marais encore submergés, ce qui multiplie les miroirs pour les nuages.

La première étape est franchie. Voici une pittoresque petite ville nichée dans la verdure. Les portes se garnissent à notre passage, on salue, car là nous sommes encore connus, nous rayonnons jusque-là.

Voici l'hôtel rustique où le déjeuner nous attend. On descend, on s'ajuste, on déjeune, on demande des nouvelles : grand-mère fait sa sieste ; ma tante Marie-Caroline court à l'église la plus voisine ; ma tante Delphine jette un coup d'œil sur les devantures des boutiques ; mon oncle examine un vieux fronton qu'il a dessiné vingt fois, mais qu'il aime à retrouver un peu plus noir tous les ans ; on paye l'écot, on remonte en voiture, et nous voilà repartis.

Nouveaux paysages, nouveaux costumes ; la coiffure change d'un canton à l'autre, le corselet et le cotillon différent : c'est amusant. Dans la voiture on laisse échapper quelques plaintes.

Nous avons fait quinze lieues, et la dernière étape paraît longue, pas à moi. Je suis née infatigable. En sautant hors du break sur le pavé du chef-lieu, je me sens très grand-faim ; mais je repartirais dans une heure, et voyagerais volontiers au clair de lune.

Il n'y faut pas songer ni pour grand-mère et mes tantes, ni pour les chevaux. Ceux-ci s'alanguissent : ils ne sont pas de la première jeunesse, et ils en ont assez visiblement.

Nous sommes descendus à l'hôtel de l'Univers, un vrai hôtel celui-là.

Grand-mère et mes tantes dînent dans leur appartement ; j'accompagne mon oncle Bertrand à la table d'hôte. Ayant peu voyagé, j'ai un faible pour la table d'hôte. Cette variété de personnages m'amuse, et je fais mille observations, qui ne sont pas mélancoliques généralement. C'est un des goûts vulgaires que ma famille me reproche.

Après le dîner, mon oncle court à un vieux couvent devenu une caserne. Tous les ans il renouvelle connaissance avec un cloître dont les proportions harmonieuses et les fins meneaux le ravissent. Ces vieux restes archéologiques lui forment sur la route comme un cercle d'amis qui attendent sa visite. Presque toujours je m'empare de lui au sortir du cloître et l'amène dans les beaux quartiers éclairés au gaz. Je passe en revue les nouveautés de la saison. Je me soucie peu des bijoux, mais je trouve joli sous la lumière l'étalage de ces brillants hochets.

Nous rentrons à l'hôtel avant dix heures, et la famille est déjà endormie de lassitude. Nous nous empressons de l'imiter.

Demain, à moins d'accroc, nous continuerons notre route. Ce seront de nouveaux paysages, de nouveaux costumes ; mais les plaintes des gens s'accroîtront, nos chevaux alanguis marcheront la tête basse et très lentement. Qu'importe ! nous toucherons au terme, et il me semble que c'est dans le gai moment de l'arrivée à un but quelconque que gît la vraie raison d'un déplacement.

Pour moi l'arrivée à Kerbangor est toujours charmante. Quand Kerbangor s'annonce par de grandes landes stériles fleuries d'ajoncs, par l'aspect rabougri des arbres et surtout par leur

absence, par un air plus vif, une atmosphère plus sonore, je n'écoute plus du tout la conversation nébuleuse de mes tantes, ni leurs soupirs : j'essaye de percevoir le bruit du flot, le murmure de la brise de mer qui a sa voix à elle. Je connais les étapes et sais les accidents de terrain par cœur ; et je donne à mes tantes tous les renseignements désirables :

« Nous voici à la descente de la Croix bleue.

— Au tournant de la grande Carrière.

— A l'embranchement des Trois-Routes.

— A la montée du Moulin-du-Roi.

— Nous passons sur le pont de l'étang de Tour-die. »

Que tout cela m'est familier ! Quel bonheur j'éprouve à revoir tout cela ! Moi et Marjeph avons des tressaillements de joie chaque fois que le changement de paysage nous annonce que nous nous rapprochons.

Il y a surtout l'apparition du clocher que je salue par un cri de triomphe. Ma tante Marie-Caroline se signe, ma tante Delphine se jette sur la tête un voile de gaze : l'air vivifiant de la mer se corse, et elle s'en défie.

Voici le Calvaire, le beau Calvaire de granit bleu, la forge noire pleine d'étincelles, la vieille auberge *A mon Idée*, le bureau de tabac à l'enseigne enfumée, le cordier, le charcutier, le boulanger. Une nuée d'enfants nous escortent, cheveux au vent, pieds nus.

Ils ne sont pas tous beaux ni forts ; cependant que de corps robustes et sveltes, que de teints hâlés, mais sains ! Leur costume même n'est pas un déguenillé vulgaire : la veste courte qui dégage la taille, le béret de matelot sont si seyants. Et ces petits pieds, chaussés seulement de poussière, ne sont-ils pas plus gentils que les pieds d'enfants pauvres, qui, à la ville, sont déformés par des brodequins sans boutons ou des souliers Richelieu sans empeigne ?

Ces enfants-là sont un des éléments d'intérêt de ma vie rustique. Je les appelle tous par leur nom, nous nous faisons des signes de reconnaissance, et ma tante Delphine prétend que, si j'adressais à d'autres les regards et les sourires que je leur prodigue, les autres seraient transpercés d'amour, de part en part.

Mais les filles de qualité et les filles bien élevées de toute catégorie n'ont garde d'être aussi naturelles et aussi séduisantes, et c'est là un des revers de notre médaille.

La voiture a pris un chemin bordé d'ormes maigres, qui ont l'air de saluer perpétuellement les passants. C'est le vent de mer, l'impérieux vent de mer, qui a lancé dans cette direction leur tête chevelue ; il leur chante un perpétuel : Inclinez-vous, et ils s'inclinent, et ils courbent l'échine comme de vieux courtisans : il le faut bien.

Au-delà de ce chemin un rideau se lève sur un décor sublime : l'Océan.

Il s'étend devant nous : ici découpant des baies et des anses ; ici parsemé de grandes îles ; là sans bornes. A droite de Kerbangor, c'est l'infini du ciel et celui de la mer.

Kerbangor nous apparaît en même temps, le vieux château de Kerbangor. Sa façade noire et ridée a reçu en hiver de si effrayantes caresses de l'Océan, qu'elle en a gardé la trace.

Cher vieux manoir ! Il m'a vue naître. Une des choses matérielles qui ont frappé mes yeux d'enfant par leur grandeur, c'est cette épaisse tourelle qui porte si haut son toit d'ardoise et sa très belle girouette posée de côté comme une aigrette. Elle représente un homme d'armes qui ne manque point de quartiers non plus, car depuis un temps immémorial il annonce les saules du vent en tournant sa rapière du côté où il souffle.

La tour et le clocher de l'église ont été les deux premières hauteurs matérielles qui ont étonné mes yeux et mon esprit alors tout petits.

Contre cette tourelle, qui est pour moi le vrai Kerbangor, s'appuie un lourd bâtiment sans style, qui a remplacé l'ancien château. Ceci sent la dégringolade financière de notre famille. Si notre fortune avait égalé nos vertus et notre ancienneté, on eût choisi dans le temps un savant architecte, qui eût pris quelque souci de raccorder les pièces et qui eût donné à l'habitation nouvelle un dessin et une ampleur en harmonie avec le vieux et pittoresque débris. On n'a point fait cela : on a bâti à la diable, contre la tourelle, une maison basse qui a tout à fait l'air d'une